

Behigorri

Revue d'écologie féministe et imaginaire



n°1 - septembre 2019 - Les ruminant.e.s

Édito

Mépris ou indifférence. Voilà ce qui caractérise le rapport qu'entretiennent la plupart des rouages humains qui constituent la civilisation industrielle avec les animaux qu'elle asservit, exploite et massacre en masse. La plupart, car certains ont essayé — à l'image des anarchistes naturiens — et essaient encore de lutter pour se libérer de leur statut de rouage, et redécouvrir ou réinventer de nouveaux rapports avec l'altérité animale. Des rapports de révérence, parfois, à l'image de ceux qu'entretenaient sans doute nos ancêtres des temps préhistoriques avec les animaux qu'ils côtoyaient au quotidien.

Sommaire

La buveuse d'ombres de Ana Minski

La Nature, c'est celle qui lutte de Seb d'Arman

Les naturiens, précurseurs d'une critique de la civilisation de Nicolas Casaux

À propos de la suppression de notre vagilité de Frank Forencich

Les jeunes filles et les herbacées (extraits) de Lierre Keith

L'enfer du développement durable de Ana Minski

Confusion renouvelable et transition imaginaire de Nicolas Casaux

Le rêve est une langue sauvage de Ana Minski

Le cauchemar des zoos de Derrick Jensen

La buveuse d'ombres

Ils nous ont arrachés les griffes et les canines

nous ont jetés dans des mines de charbon de tantale et de cobalt,
nous ont réduit en chair à canon, chair à prison,
chair à poissons...

Ils ont cloîtré le temps et muselés nos morts,
figé nos mémoires dans des livres d'images,
réduit nos muscles à des graphiques de croissance,
projeté leurs hallucinations jusqu'aux confins de l'espace.

Ils ont piégé, dressé, exhibé les enfants de la grande ourse,
n'ont retenu d'Orion que la flèche, du scorpion que le dard.

Sous leur règne, nous craignons le silence et la nuit
exigeant toujours plus de fureur, de klaxons, de lumière, de chirurgie.

Sous leur règne, nous perdons la vue, l'odorat, le langage commun,
le goût de la contemplation, du froid frissonnant sur la peau,
des pluies semant la voix des anciens.

Le manque des âges de la lenteur est une vaste plaie qui s'étend.

Souvenons-nous...

Pour mettre fin au cauchemar, pour mettre fin à la répétition des
massacres

Souvenons-nous

de la gâité des rivières où frayaient par milliers les saumons, de
l'effroyable beauté où s'abreuvait nos enfances.

Souvenons-nous

nos corps sont des eaux souterraines chahutés par des sauvages qui
nous offrent leur nom.

Retrouvons nos griffes et nos canines, ne craignons plus d'être
indociles.

Ana Minski



La Nature, c'est celle qui lutte

Dans *La Recomposition des Mondes*, une BD remarquable témoignant de son vécu et de la vie quotidienne du peuple de la ZAD Notre Dame des Landes, Alessandro Pignocchi prend le temps d'une quinzaine de pages sur la centaine que comporte l'album pour nous expliquer que « la nature n'existe pas ». Au cours de ces pages lumineuses et drôles, la nature est dépeinte comme une construction conceptuelle occidentale, une notion qui par son existence même nous en exclue, vouant la nature à n'être finalement qu'un objet « distant et désincarné, ressource ou sanctuaire ».

Dans la filiation des travaux de Philippe Descola et Bruno Latour, il conclut comme eux qu' « il est grand temps de se débarrasser de ce concept et d'apprendre à penser sans lui ».

Si la logique est limpide, on peut douter de la possibilité, voire de la pertinence d'un tel apprentissage. Alessandro Pignocchi admet qu'il n'est qu' « un ingrédient, un rouage au sein d'un processus créatif beaucoup plus vaste », mais vouloir une recomposition des concepts avant la recomposition des mondes, c'est tenter d'écrire l'histoire avant qu'elle ne se déroule.

Loin de ce débat anthropologique d'habitude limité au monde académique, l'auteur écologue Jean Claude Génot, tout comme la philosophe de l'environnement Virginie Maris, revendiquent dans leurs écrits de continuer à utiliser ce beau mot. D'origine indo-européenne, il vient du mot *nāscor*, naître,

faisant d'une Nature d'essence féminine le lieu du renouveau perpétuel, à l'origine du vivant. « Si d'autres cultures plus intégrées à la nature vivent plus en harmonie avec leur environnement naturel, nous dit Jean Claude Génot, ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas la même définition de la nature que nous ou que le concept de nature n'existe pas pour eux, mais bien parce qu'ils ont culturellement et spirituellement une autre relation à la nature que la nôtre. »

Par son étymologie évoquant la féminité, la fertilité et la création, le mot Nature peut en effet rappeler un concept ancien et répandu de la terre en tant que Mère, et personnifiée à travers plusieurs déesses — Isanaklesh, chez les Apaches, par exemple, ou Eingana dans la culture aborigène. Il est néanmoins indéniable que la culture occidentale en a progressivement fait un usage bien distinct.

Que veut dire aujourd'hui le mot Nature, et que trahit-il de notre relation culturelle et spirituelle au monde ?

Jean Claude Génot la définit comme « tout ce qui échappe à la volonté humaine, qui est indépendant des usages humains, et comme le foisonnement végétal et animal qui peut s'installer partout, y compris au cœur des villes, sans rien nous demander», insistant enfin sur le fait qu'elle « n'existe vraiment que lorsqu'elle est spontanée ».

Presqu'à l'identique, dans son essai *La part sauvage du monde*, la philosophe de l'environnement Virginie Maris caractérise la nature comme étant « irrémédiablement étrangère aux finalités humaines» et désignant ainsi très logiquement le titre de son récent ouvrage. Elle y rappelle que dans beaucoup de langues modernes à travers le monde, le mot Nature tend à évoquer « ce qui est par soi-même », ce qui indique une

presqu'universalité de la vision d'une Nature autonome vis-à-vis de l'humanité, souvent repoussée dans les retranchements d'une « altérité radicale ». C'est en tout cas une perspective presqu'universelle dans le champ philosophique occidental ; on la retrouve encore exprimée à l'identique chez Michael Esfeld, philosophe des sciences et auteur du livre *Physique et métaphysique. Une introduction à la philosophie de la nature*, qui entend par Nature « les objets qui existent dans le monde indépendamment de nous », ou enfin plus simplement dans le lexique du CNRTL comme « l'ensemble de la réalité matérielle considérée comme indépendante de l'activité et de l'histoire humaines ».

François Terrasson, naturaliste au Muséum national d'histoire naturelle, dépasse, dans son livre *La civilisation anti nature*, l'idée d'un simple dualisme et suggère même un antagonisme, lorsqu'il décrit la Nature comme « ce qui vit sans nous. Presque ce qui est contre nous... »

Le problème sous-jacent à ces définitions de la nature est le préjugé visant l'humanité toute entière ; elles présument une « nature humaine » fondamentalement en opposition avec sa nature environnante, comme si notre inadéquation avec le reste du vivant s'était inscrite dans notre ADN, dès le moment où nous sommes devenus *Homo sapiens*. C'est un discours malheureusement souvent repris, un mythe répandu et solidement ancré dans un storytelling bien rodé qui veut que, comme le capitalisme est un système parfait, c'est l'humanité à l'évidence qui doit être défectueuse, pour causer tous ces problèmes.

Cette belle nature a pourtant le souvenir d'une humanité faisant partie intégrante de son Tout vivant, épousant librement

et influençant de manière subtile ses rythmes et ses espaces, sans les forcer. C'est ce que nous enseigne une foule de travaux plus ou moins récents sur l'écologie des peuples amérindiens ou des aborigènes australiens, qui témoignent des manières complexes et respectueuses qui caractérisaient leur existence dans la nature et dont l'empreinte écologique était bénéfique 1.

Attribuer les extinctions de la mégafaune du Pléistocène à l'homme de la Préhistoire - extinctions encore sujets à de nombreux débats et révisions 2- est un des principaux arguments de ceux qui soutiennent l'idée que l'humain détruit inévitablement son milieu naturel. De ce point de vue pourtant, l'homme est virtuellement tout aussi destructeur que le serpent arboricole introduit sur l'île de Guam - ayant anéantie la moitié des populations d'oiseaux locales - et nuisible tout autant que le renard anglais - responsable de la disparition du petit bilbi en Australie - ou que le chat féral qui y a provoqué l'extinction de la perruche de paradis, ainsi que d'une trentaine d'autres oiseaux à travers le monde. L'humanité n'a pas de particularité biologique ou comportementale qui l'exclue de la nature, si l'on considère les extinctions de mégafaunes du Pléistocène - rien sur ce plan ne peut nous distinguer d'autres espèces animales dites clés de voûte lorsqu'elles sont introduites dans un nouvel environnement, ou que leur environnement change brutalement, à l'occasion d'un changement climatique par exemple.

Malgré les extinctions qu'elles provoquent parce qu'elles soumettent leur environnement à une nouvelle pression évolutive, les espèces prédatrices introduites restent elles-mêmes soumises à une coévolution, contrainte par leur milieu. Sur le long terme, de l'ordre de plusieurs décennies, les espèces

indigènes et proies survivantes adaptent leurs comportements, perdent leur naïveté, changent leur métabolisme ou leur morphologie. Le prédateur nouveau-venu devra lui ajuster son régime alimentaire, son comportement, ses effectifs, voire sa taille, de manière à s'ajuster à des proies moins abondantes et plus aptes à lui échapper.

Même en admettant que les humains aient poussé à l'extinction certaines populations de grands mammifères, il n'y a indéniablement que peu de points communs entre la culture paléo-indienne potentiellement responsable de ces extinctions et leurs descendants d'Amérique du Nord quelques siècles plus tard, au moment où les Européens les rencontrent. Les Amérindiens de Californie, par exemple, avaient jusqu'au 17^e siècle une des populations les plus nombreuses au monde, exceptionnellement dense si l'on considère l'absence de villes. Ils cohabitaient avec une population d'ours — le Grizzly Californien — elle aussi des plus dense au monde, un animal potentiellement dangereux avec lequel ils partageaient pourtant énormément de préférences alimentaires et pour lequel ils avaient développé le plus grand respect. Cette coévolution — ici du point de vue des comportements — n'est possible que lorsque les êtres humains acceptent la nature sauvage et, malgré la crainte et l'émerveillement qu'elle inspire, l'apprécient et l'estiment.. C'est la caractéristique majeure de la longue histoire de l'*Homo sapiens* qui vivait en harmonie avec la nature sauvage et connu du public sous le nom très simplificateur de « chasseur-cueilleur ».

Ce qui, en revanche, distingue à un moment de leur histoire certains groupes humains — non seulement des autres espèces animales, mais de tout le reste du vivant — c'est la fermeture à

toute possibilité de coévolution avec le reste du vivant, l'effondrement écologique rapide et massif qu'ils provoquent autour d'eux. C'est une culture bien particulière, une culture qui prône la civilisation (de *civitas*, ville) - qui privilégie la ville à la nature - qui développe ce type de comportement funeste chez l'humain. Certains auteurs n'hésitent pas à nommer les *Homo sapiens sylvestris* de la civilisation des *Homo sapiens civitatis*⁴ (aussi appelé *Homo domesticus* ou *Homo œconomicus*), *Homo* apparaissant durant le néolithique, c'est-à-dire l'homme dont les racines culturelles sont citadines, et dont les villes et la dévastation écologique qu'elles entraînent est l'empreinte emblématique.

Une humanité civilisée contre la nature sauvage.

Ici, les termes sauvage (issue de la forêt *sylva*) et civilisé (issue de la culture des villes, nées du néolithique, *civis*), débarrassés de leurs connotations colonialistes n'expriment plus que des notions



d'habitats, et sont les deux notions qui sous-tendent véritablement le dualisme à l'œuvre dans une définition de la nature.

La caractéristique fondamentale de l'humain civilisé est son œuvre de domestication, définie ici en tant que remodelage utilitariste des caractéristiques de certaines espèces vivantes au profit d'activités et de certains critères fonctionnels ou affectifs propres à une culture née de la ville.

La domestication est un détournement de l'évolution de ces espèces, un remplacement de la sélection naturelle par une sélection artificielle. C'est donc une tentative de dépouillement de leur autonomie — de leur détermination à « être par soi-même » — pour les soumettre à d'autres trajectoires évolutives au sein du monde civilisé. Cette domestication ne peut pas être confondue avec les fréquents exemples de semi-domestication d'espèces végétales chez les peuples dits "chasseurs-cueilleurs", où leur propagation et leur maintenance se font en tenant compte de leurs caractéristiques sauvages. Le civilisé lui ne tient compte que de ses propres besoins, et impose non seulement un dualisme, mais une hostilité profonde et permanente à la nature.

Un dernier aspect important de cet antagonisme est qu'il est un antagonisme de fait ; la civilisation grecque durant l'antiquité avait un panthéon essentiellement peuplé de divinités de la nature, qui y vivaient et agissaient à travers elle ; elles exigeaient respect et cérémonie et disaient aux hommes de traiter le monde comme un lieu sacré. Cela n'aura pas empêché les Grecs de couper tous les arbres qui se trouvaient à portée de hache, les ruines de leurs anciens temples étant encore aujourd'hui entourées des ruines de leurs anciennes forêts. Il en est ainsi à l'identique pour la totalité des civilisations - leurs quelques bonnes intentions, et respectueux imaginaires ne suffisent pas.

La nature devrait donc être plus justement définie comme tout ce qui échappe à la volonté et à l'histoire des sociétés humaines dites civilisées. Elle est le Grand Tout3 vivant et ses diverses parties, non seulement insoumises à la civilisation mais luttant activement, souvent imperceptiblement, contre tout ce que cette dernière implique, à savoir le contrôle, la

domestication, l'exploitation et la destruction. La nature a donc une dimension obstinément sauvage, puisque toutes les espèces vivantes domestiquées laissées à elles-mêmes tendent à vouloir retourner à cet état. Chassez le naturel, il revient au galop !

La nature dite domestiquée, par son refus d'être, est donc vouée à n'être qu'un paradoxe intenable sur la durée, un phénomène éphémère, nous faisant payer sa simple existence par un effort permanent de contrôle et de maintenance.

La nature, c'est l'ordre sans le pouvoir.

Cette définition de la nature accepte donc le dualisme Nature/Culture, parce qu'il permet de comprendre la rupture imposée par la culture civilisée — ce moment où l'homme s'enferme dans la ville et veut remplacer l'évolution par la domestication, l'ordre par la convention, l'écologie par l'économie, et surtout, comme l'écrit Thoreau, se replis dans une interaction entre l'homme et l'homme⁵. Il est donc inévitable que la nature finisse là où la civilisation commence. C'est la source du problème, et c'est ce qui pousse Alessandro Pignocchi, dans la lignée de ses illustres prédécesseurs Descola et Latour, à vouloir voir « s'effondrer sous nos pieds la distinction entre Nature et Culture »⁶ si l'on veut sauver la planète.

Peut-on décréter une telle chose ? Peut-on surtout la décréter si l'on provient de la culture elle-même à l'origine de cette séparation du monde ? Peut-on enfin faire un tel choix en évitant de préalablement remettre en question l'existence même de la civilisation ?

Si Alessandro répond « oui » à la première question, et nous l'explique brillamment dans la première partie de *La Recomposition des Mondes*, il est illusoire de penser que les deux questions suivantes ont aussi une réponse affirmative.

Son propre éveil à l'idée que concevoir la nature est en fait un déchirement vis-à-vis d'elle semble avoir eu lieu sur la ZAD, c'est-à-dire au milieu des arbres et des prairies, loin de la vie citadine et des préoccupations théoriques du milieu universitaire. Plus que la lecture de Philippe Descola, c'est la création de nouveaux liens avec le sauvage et sa contemplation qui lui ont ouvert des perspectives nouvelles. La ville est elle-même un habitat qui façonne notre vision du monde, et génère une culture qui rend peu probable ce genre d'éveil. L'anthropologue Yehudi Cohen nous le rappelle bien ; « les institutions régissant l'existence des communautés humaines sont fondées sur leurs relations avec leur habitat »⁷. Institutions devenant ensuite les guides de nos affects.

Le dualisme nature /culture que Philippe Descola appelle « le Grand Partage », est en fait un assaut bien réel de la nature sauvage par la culture civilisée, une guerre unilatérale très ancienne dont notre génération peut témoigner des ultimes exactions, dans ce moment où il est devenu clair que la survie de l'une se fera par la mort de l'autre.

Vouloir éliminer l'idée de nature sans y vivre chaque instant de sa vie — sans qu'elle devienne notre habitat permanent — et sans rejeter la civilisation, c'est vouloir le meilleur de deux mondes se rejetant l'un l'autre en tous points. C'est vouloir rester frère avec le diable en ayant l'âme au paradis. Cela

n'arrivera pas. Parce que la nature est une idée qui porte en elle notre récit du monde sauvage, et qu'on ne peut pas espérer changer notre récit avant que notre rapport au monde ne change vraiment ; le nouveau récit de ce qu'est la nature se construira peut-être dans un deuxième temps, une fois que les mondes seront recomposés et les villes devenues les musées de notre folie.

Même les résistants de la ZAD de Notre Dame des Landes semblent majoritairement loin d'abandonner l'idée qu'une nature existe et que l'on peut s'y plonger et vivre en elle. Alessandro Pignocchi nous en donne finalement la meilleure confirmation lorsqu'il dessine la grande banderole des Zadistes et le message qui y est écrit.

*« Nous ne défendons pas la Nature
Nous sommes la nature qui se défend. »*

Il n'y a rien de plus radical, de plus primal que l'idée qui sous-tend ce message... La nature existe et elle se défend, avec notre aide ou non d'ailleurs, et son histoire reste pour toujours celle de « la renaissance permanente d'une vie qui ne cède pas, s'arroge des droits, progresse par sa tranquille obstination à ignorer les entraves ».

C'est un récit bien plus fort et bien plus mobilisateur pour résister à une Méga-Machine qui, de son côté, abandonne volontiers le terme Nature pour y préférer ses ersatz technoscientifiques, « biodiversité » et environnement ». La nature persistera aussi en négatif de cette logique bureaucratique de déni.

L'enseignement évident que l'on peut tirer de *La Recomposition des Mondes* — et qui en fait un témoignage important — c'est qu'une fois la ville quittée et oubliée, une fois qu'un groupe de gens courageux se replonge les mains dans la terre et tisse des liens affectifs avec la nature, le caractère se réensauvage rapidement, presque instinctivement

Et si l'on peut accepter qu'une « nature humaine » soit encore définissable, c'est à la condition de l'humain dans la Nature. L'adversaire apparaît enfin clairement : non pas notre idée de ce qu'est la nature, mais la réalité de ce qu'est la ville ; du désastre qu'elle provoque dans le monde et de ce qu'elle transforme en nous.

Victor Hugo avait vu juste lorsqu'il écrivait dans son fameux poème ; « ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ». À l'heure de la grande dévastation planétaire, c'est tout le vivant qui est en lutte et qui, avec créativité et pugnacité, tente de résister aux assauts de la civilisation dans sa phase industrielle - pour ne pas dire dans sa phase démentielle. De cet orang-outang de Bornéo filmé en train de charger une abatteuse qui sciait les arbres de sa forêt, au brin d'herbe émergeant des craquements d'une dalle de béton au cœur de la ville toxique, et jusqu'à cet élan qui surgit en nous et nous intime de résister à leurs côtés, la Nature, c'est ce qui lutte.

Seb d'Armissan

Notes :

1. Pour l'Amérique du Nord: Kat Anderson, *Tending the Wild* et J. Donald Hughes, *North American Indian Ecology* ; Pour L'Australie: Bill Gammage, *The Biggest Estate on Earth: How Aborigines Made Australia*, et Bruce Pascoe, *“Dark Emu: Black Seeds: Agriculture or Accident?”*

2. Ana Minski, *Le mythe de l'homme tueur*, revue partage-le.com ; *Northeastern North American Pleistocene megafauna chronologically overlapped minimally with Paleoindians*, Quaternary Science Reviews, n°85, 2014 ; *Changing Climate, Not Humans, Killed Australia's Massive Mammals*, Smithsonian.com

3. Décrire la nature en tant que - pour reprendre le terme grecque - Grand Tout, est, selon moi, la manière dont les grecques de l'antiquité formulait l'idée que la nature est un système, dont la totalité vaut plus que la somme des parties, et que ce système - où évolue une multitude de systèmes reliés les uns aux autres - est une propriété unique à la planète Terre. Cette idée de Grand Tout n'évoque pas, à mon sens, une entité monolithique, mais un Grand Tout bouillonnant et exubérant au sein duquel évoluent, échangent, s'aiment et s'engueulent toute une foule bigarrée d'êtres.

4. *Homo sapiens civitatis* et *sylvestris* sont une seule et même espèce, qu'on ne peut diviser en sous-espèce ou race. La différence entre l'*Homo s. civitatis* et l'*Homo s. sylvestris* est l'habitat, et le prétexte de cette distinction n'est qu'une critique ontologique. Le passage de l'un à l'autre (du *civitatis* au *sylvestris*) durant la vie d'un être humain est possible ; c'est un réensauvagement qui peut, dans les circonstances adéquates, se faire rapidement.

5. Thoreau, *De la marche*

6. Nicolas Casaux, *ZAD, Nature, culture et recomposition des mondes : un entretien avec Alessandro Pignocchi*, revue partage-le.com

7. Yehudi A. Cohen, *Man in Adaptation: The Cultural Present*

*Les naturiens,
précurseurs d'une critique de la civilisation*

Bien peu, même parmi les anarchistes contemporains, ont entendu parler des anarchistes naturiens. Et pourtant, les membres de ce courant libertaire - appelé naturianisme - né aux alentours de 1894, étaient autant de « précurseurs de la décroissance » - d'où la publication d'une compilation de leurs écrits, introduite par François Jarrige, dans la collection « les précurseurs de la décroissance » des Éditions du Passager Clandestin —, de précurseurs du mouvement écologiste.

Les éditions du Sandre ont récemment publié, en 2018, un fac-similé des 4 numéros du journal *Le Naturien* de 1898, principal journal d'époque du naturianisme, ainsi que du numéro unique de *L'Ordre naturel*, introduits par une préface intitulée *L'écologie en 1898* de Tanguy L'Aminot.

Dans sa préface, Tanguy L'Aminot décrit les origines du naturianisme, cette « réaction très profonde de quelques ouvriers qui, en cette fin du XIXe siècle, étaient excédés du sort qui leur était fait par le monde industriel et qui ne croyaient plus aux promesses d'un lendemain qui chante faites par les syndicats et nombre de militants révolutionnaires ».

Partisans d'un retour « à l'état naturel », les naturiens sont en quelque sorte les ancêtres des anarchoprimitivistes de notre temps. S'ils idéalisent fortement la vie avant et hors de la civilisation, ils perçoivent très lucidement les nombreux problèmes qui la gangrènent intrinsèquement - et notamment la civilisation industrielle, vouée à détruire le monde naturel et à

s'autodétruire dans le processus - et pourfendent alors le mythe du Progrès.



Dans le premier numéro du *Naturien*, en date du 1er mars 1898, Émile Gravelle, une des principales figures du naturianisme avec Henri Zisly, fustige la catastrophe biologique que constitue l'agriculture : « C'est le désastre qui s'est précisément produit dès que la charrue éventra le réseau de racines protecteur en mettant à nu la terre, dont la matière friable délayée plusieurs fois par an par les ondées, la fonte des neiges, se liquéfie et, comme tous les terrains sont en pente s'écoule au ruisseau, à la rivière et au fleuve qui la jette à la mer »; regrette « l'abondance des produits végétaux et animaux, aux époques où nombre de montagnes et collines n'avaient été stérilisées par le déboisement, où le territoire n'était occupé par les cités et l'immense réseau des voies ferrées et des routes nationales et autres » ; et dénonce « la civilisation, son artificiel et ses effets corrupteurs, [...] sa hiérarchie, ses intérêts, ses divisions, ses luttes, ses labours imposés et ses industries ».

divisions, ses luttes, ses labours imposés et ses industries ».

Dans ce même numéro, Alfred Marné dénonce les « riches civilisés, [...] leur « Progrès », [...] leur atmosphère » qui « n'est plus que d'acide carbonique » — inquiétude précoce vis-à-vis du dérèglement climatique induit par les émissions de carbone de la civilisation. Henri Beaulieu se moque du votard, de l'électeur : « tel le locataire, qui renouvelle son bail pour trois, six ou neuf ans, notre sincère imbécile renouvellera pour cinq ans son esclavage et sa misère ».

Dans le numéro 2, en date du 1er avril 1898, Honoré Bigot entreprend « de tracer [...] le tableau des résultats qu'a produits la civilisation en astreignant l'homme au travail forcé, et l'exposé successif des faits déterminés par les conséquences des organisations hiérarchiques antérieures qui ont enfanté les gouvernements sous lesquels les peuples courbent continuellement l'échine, et sont de par ces organisations autoritaires obligés de peiner et souffrir, afin que trônes et autels continuent à exercer leur suprématie usurpée [...] ».

Et si les naturiens vivaient effectivement à une époque où le prolétariat des sociétés industrielles endurait des conditions d'existence autrement plus terribles que celles que connaissent actuellement les classes populaires, leur exposé du caractère autoritaire, hiérarchique et inique de la civilisation n'en demeure pas moins juste, et reste plus que jamais d'actualité.

Dans le numéro 3, en date du 1er mai 1898, Emile Gravelle écrit « Aux civilisés, libertaires ou autoritaires », que « ce qui serait admissible de la part des civilisés autoritaires, conscients de la nécessité de l'esclavage et de la contrainte pour l'exécution de tout l'Artificiel établi sous le nom de « Progrès », devient incompréhensible chez ceux qui se proclament libertaires et qui doivent, pour la valeur de ce titre, abandonner

et combattre les préjugés, les mensonges et les supercheries qui étayent la Civilisation ».

Leurs perspectives étaient certes excessives, manquaient de nuances, mais pour autant, ils dénonçaient très justement la plupart des problèmes socio-écologiques auxquels nous faisons toujours face aujourd’hui. Leur réaction vis-à-vis de ces problèmes, une sorte de retour à la nature, une expérimentation de « milieux libres », rappelle les actuels écovillages et autres écohameaux où se retirent les citadins en mal de verdure et de liberté. À l’instar de beaucoup de membres du mouvement écologiste grand public, ils prênaient — un peu naïvement — le retrait plutôt que l’affrontement, et prêchaient le végétalisme ou le végétarisme avant l’heure.

Quoi qu’il en soit, le très beau livre publié par les éditions du Sandre nous fournit un bon aperçu de leur perspective.

Enfin, notons que le rappeur Virus a récemment publié un court album dans lequel il reprend — et adapte à sa guise — les poèmes du recueil intitulé *Les Soliloques du pauvre* de Gabriel Randon dit Jehan-rictus (1867–1933), qui faisait partie de ces anarchistes naturiens.

Nicolas Casaux

À propos de la suppression de notre vagilité

Étant donné que cette époque ne nous fournit pas suffisamment de sujets d'inquiétude, je me propose d'en ajouter un à votre liste. Son nom est étrange. Il ne reçoit pas grande attention de la part du monde de la santé et de la médecine. Mais il est profondément important, peut-être plus que le régime alimentaire et l'exercice. Il s'agit du problème de la suppression de notre vagilité, qui désigne la capacité d'un organisme de se déplacer librement dans un habitat. Une nouvelle discipline en expansion, appelée l'écologie du mouvement, étudie les déplacements de la faune sauvage et la manière dont ils sont limités par les autoroutes, les barrières et les infrastructures de développement. Une récente discussion de ce sujet a même été publiée dans le *New York Times*, sous le titre *Animals Are Losing Their Vagility, or Ability to Roam Freely* (Les animaux perdent leur vagilité, ou capacité à se déplacer librement).

Cette perte de vagilité est un problème important pour les animaux sauvages, mais ce que l'on oublie, dans cette discussion, c'est que les humains, au même titre que les autres animaux, perdent aussi leur vagilité, ce qui implique des effets importants sur le corps et l'esprit. Posez-vous la question : jusqu'où pouvez-vous marcher, tout de suite, dans n'importe quelle direction ? Selon toute probabilité, pas très loin. Si vous n'êtes pas stoppé net par quelque barrière ou quelque route, il est presque certain que vous transgresserez la propriété privée de quelqu'un. Si vous vivez en zone urbaine, votre vagilité ne se mesure pas en kilomètres, mais en mètres. Les seuls endroits où nous pouvons encore jouir d'une relative liberté de mouvement

sont les parcs et, si vous êtes chanceux [et riche, NdT], les grandes parcelles de propriété privée. Aux États-Unis, nous aimons affirmer que nous vivons dans un pays libre, mais en termes de mouvement physique, c'est simplement faux. Nous nous sommes enfermés, emmurés [il est plus juste de dire que nous avons été enfermés, emmurés : le système de la propriété privée et les autres avatars de la société capitaliste désormais industrielle ne sont pas les produits d'un consensus populaire, d'une volonté démocratique librement exprimée, mais d'une imposition, NdT]. Historiquement parlant, cette condition est profondément anormale.

Pour avoir une idée de la liberté dont jouissaient nos ancêtres chasseurs-cueilleurs, imaginez pouvoir marcher où bon vous semble, être libre de tourner à droite ou à gauche à volonté. Les seules contraintes à votre mouvement étant les aléas du territoire naturel, la végétation, les lacs, les marais ou les fleuves rapides. Nos ancêtres bénéficiaient d'une telle liberté chaque jour de leur vie. On peut donc raisonnablement affirmer que cette expérience a façonné le cerveau humain. Le système nerveux humain, sculpté par des milliers de générations jouissant d'une véritable vagilité, est profondément conçu pour l'exploration du territoire naturel. Malheureusement, aujourd'hui, nous ne connaissons presque jamais une telle liberté physique. En bref, nous connaissons un déficit de vagilité.

Les entreprises automobiles connaissent bien notre soif de vagilité et l'utilisent pour concevoir leurs milliers de publicités. L'image d'une voiture puissante sur une route qui se déroule à perte de vue séduit le chasseur-cueilleur en nous, mais c'est une fausse promesse. Peu importe la beauté du paysage, votre corps est toujours prisonnier d'une cage de plastique et de métal. Vous pouvez tourner à droite ou à gauche aux intersections, mais vous êtes toujours confinés à un ruban d'asphalte bien délimité. La route, qui a de bonnes chances d'être surchargée de véhicules, est un tyran qui vous gouverne. Strictement parlant, vous bénéficiez de moins de vagilité qu'un prisonnier dans une cellule de 3 mètres ; lui peut se lever et faire les cent pas.



À ma connaissance, personne n'a évalué les conséquences sanitaires de ce déclin drastique de la vagilité de l'espèce humaine. Mais nul besoin d'être biologiste ou chercheur en physique pour en deviner l'essentiel.

Lorsqu'on limite les mouvements d'animaux ayant évolué pour explorer un habitat ouvert, ceux-ci développent le plus souvent de l'anxiété, de la colère, du stress et ultimement une dépression. Cela ne vous rappelle rien ? Pas étonnant que tant d'entre nous souffrent des conditions sociales modernes. Priver un animal de sa vagilité, c'est le priver de son expérience existentielle la plus primordiale.

Quel est donc le remède à cette restriction radicale de la vagilité humaine ? La réponse évidente, c'est que nous avons besoin de plus d'espace pour nous déplacer et parcourir la terre. Nous avons besoin d'endroits libres d'accès où jouir d'une véritable liberté de mouvement. Malheureusement, les derniers lieux où nous pourrions connaître une véritable vagilité disparaissent rapidement [sont détruits rapidement, NdT]. Les métastases des centres urbains en expansion consomment la terre à un rythme effréné. La majorité de nos espaces [dits] publics sont hautement régulés et domestiqués. Même dans les plus importants de nos parcs nationaux, on conseille aux visiteurs de rester sur les routes et les chemins en permanence ; le vagabondage est déconseillé par des barrières physiques et par des règlements.

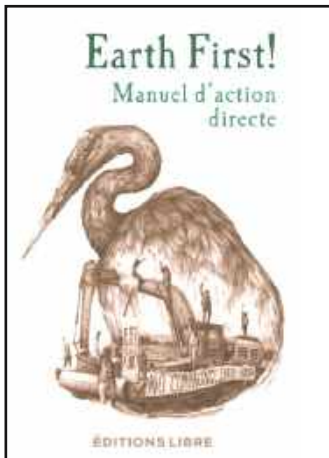
Aucune médication, aucune méditation, aucune séance de gymnastique, aucun programme de bien-être ne peut pallier la diminution de notre liberté de mouvement. Que faire alors ? La première solution consiste à reconnaître le problème, à le regarder en face. Votre vie et votre santé sont atrophiées par les routes, les clôtures et les murs. Votre corps et votre esprit sont

confinés et domestiqués par l'environnement moderne. Vous pourriez sans doute le tolérer quelques années, même quelques décennies, mais votre esprit et votre corps finiront par se rebeller. Au bout du compte, déambuler dans le sauvage est aussi essentiel à votre santé que les plus conseillées des pratiques hygiéniques. L'exercice, c'est très bien, mais rien ne vaut la liberté.

Frank Forencich

<https://www.exuberantanimal.com/blog/room-to-move>

(traduction de Nicolas Casaux)



Earth First! est une organisation écologiste radicale née dans le Sud-Ouest des États-Unis en 1980. Ce manuel enseigne les techniques de base d'une résistance non violente efficace et novatrice : comment planifier une action, mettre en place un blocage, occuper un arbre ou paralyser un chantier.

On y retrouve également des informations juridiques essentielles ainsi qu'une discussion de l'environnement politico-judiciaire dans lequel les militants doivent naviguer. Ce manuel a été compilé et mis à jour par des militants de première ligne vivant aux États-Unis, dans l'optique de diffuser des connaissances et compétences clés aux quatre coins du monde. Disponible chez les éditions LIBRE.

Les jeunes filles et les herbacées



"Nos corps sont à la fois tout ce que nous avons et tout ce que nous pourrions jamais vouloir. Nous sommes en vie, et on nous permet d'être en vie. Il y a de la joie à la surface de la peau en attente de lumière solaire et de choses douces (ces deux choses entraînant la production d'endorphines, donc oui : de la joie). Il y a le battement constant et robuste de nos cœurs. Les bébés qui sont portés contre les cœurs de leurs mères apprennent à respirer mieux que ceux qui ne le sont pas. Il y a la force des os et l'extension des muscles et leurs coordinations complexes. Nous sommes un ensemble d'impulsions électriques au sein d'un environnement aqueux : comment ? Eh bien, les nerfs qui conduisent les impulsions sont gainés par une substance grasse appelée myéline - ils sont isolés. Cela permet « une communication agile entre des parties du corps distantes ». Comprenez bien ceci : il est vivant, il communique, prend des décisions, et sait ce qu'il fait. Vous ne pouvez possiblement appréhender ses intrications. Commencer à explorer le filigrane du cerveau, des synapses, des nerfs, et des muscles c'est comprendre que même un clignement d'œil relève du miracle.

extrait *Les jeunes filles et les herbacées* de Lierre Keith
www.partage-le.com

L'enfer du développement durable

Il est surprenant qu'à l'heure actuelle certains espèrent encore que le développement durable soit soutenable, qu'il puisse respecter les conditions de vie terrestre, offrir une vie d'abondance aux humains, restaurer les sols, les océans, les ruisseaux, l'air et la biodiversité. Certains pensent encore que le développement durable répond au souhait de tous les peuples de la Terre qui rêvent de faire fonctionner leurs usines, leurs smartphones, leurs ordinateurs, de couper leurs arbres pour transformer leur horizon en champs d'éoliennes. Pourtant, tout porte à croire que le développement durable est une gigantesque campagne publicitaire menée par des hommes et des femmes possédés par le goût du profit, des sociopathes qui se moquent bien de transformer la planète en enfer. Les promoteurs du développement durable ne connaissent « aucune limite à faire du mal à autrui physiquement et moralement »¹.

Le 20 janvier 1949, le Président Truman prononce un discours dans lequel il divise les humains en deux catégories : d'un côté les habitants développés, de l'autre les sous-développés. Les États-Unis se proposent d'aider les sous-développés, le Sud économique, à atteindre l'abondance matérielle des développés. Le Programme des Nations unies pour le développement (Pnud) et la Banque mondiale promettent aux différents États du Sud économique l'accroissement de leur PIB et l'abondance grâce aux transnationales du pétrole et des minerais, à l'exploitation intensive et motorisée des terres, et autres innovations autoritaires. Au nom de la civilisation, encore une fois, les terres de tous les peuples sont accaparées pour servir l'avidité

des multinationales et de ceux qui les servent. Rien d'étonnant à ce que ces promesses soient un échec et à ce que l'écart entre les plus pauvres et les plus riches ne cesse de croître. Contre toute décence, ONG et États promulguent encore les vertus du développement, qualifiant les « pays sous-développés » de « pays émergents », comme s'il était nécessaire de les extraire de la nuit obscure de l'immanence pour qu'ils atteignent enfin la transcendance occidentale.



Le développement est une continuité de la colonisation², il s'impose aux populations à coups de machines et de moteurs, de déchets et d'exploitations, considère les humains de ces pays comme des primitifs ayant manqué la marche menant au progrès technologique et auxquels il faut apporter la Lumière, au sens propre comme au figuré, pour les civiliser. Leurs cultures, leurs langues, leurs rapports au monde, au vivant, au lieu, à la mort, à l'amour ne sont pas seulement insignifiants, ils entravent aussi le développement du progrès (ou inversement). Le développement est un ethnocide, il ne peut en être autrement puisqu'il refuse d'entendre ce que les peuples indigènes lui répondent depuis des siècles :

« [Ils] pensent que nous voulons de l'argent. Ils ne comprennent pas que nous voulons la liberté ; ils ne comprennent pas que le peu que nous avons accompli, c'est de lutter sans photos, sans interviews, sans livres, sans

consultations, sans sondages, sans votes, sans musées et sans mensonges. Ils ne comprennent pas que ce qu'ils appellent "progrès" est un mensonge, qu'ils ne peuvent même pas s'occuper de la sécurité des femmes, qui continuent à être battues, violées et assassinées dans leur monde progressiste ou réactionnaire. Combien de femmes ont été tuées dans ces mondes progressistes ou réactionnaires pendant que vous lisez ces mots, camarade, ma sœur ? »³

C'est ainsi qu'en 1987 dans le rapport Brundtland, publié par la Commission mondiale sur l'environnement et le développement, apparaît l'expression « développement durable » (traduction de sustainable development). Cette expression révèle l'ignorance et l'indifférence des dirigeants quant à la réalité écologique. Comment, en effet, dans une planète finie, peut-on croire qu'un développement, synonyme de croissance, expansion, prolifération, peut être soutenable ou, pire encore, durable. Comme le précise Thierry Sallantin, seule la stabilité est soutenable. Mais la stabilité n'est pas compatible avec notre système techno-économique et le développement durable est un concept pensé pour permettre à ce système de se développer malgré les destructions qu'il génère, parce que ce qui doit croître en priorité c'est la courbe du CAC 40. Pour que cette courbe grimpe, il est nécessaire de domestiquer les êtres et les forces domesticables jusqu'à épuisement du sauvage. Les membres du Conseil mondial des affaires pour le développement durable ne s'y trompent pas, le laisser vivre n'est pas rentable. Le sauvage, la biodiversité, les zones libres doivent être réifiés, exploités, détruits au nom de la progression sans fin du modèle technique, économique et sociale du capitalisme. Il n'est d'ailleurs pas anodin que le mot « durable » ait été préféré

au mot « soutenable », il appartient à la logique managériale qui se soucie avant tout des bénéfices à court terme ; ce qui doit durer c'est la machine économique, la compétitivité des entreprises.

Dès son origine, le « développement durable » n'est rien d'autre qu'une expression pour travestir le capitalisme, il n'a pour but ni d'améliorer la vie des populations ni de protéger la nature, mais de reproduire, sous un masque faussement éthique, le même système hégémonique et destructeur, dont le but principal est de rapporter beaucoup d'argent à une poignée de psychopathes.

Le développement durable, nouvelle nomination du capitalisme, est ethnocide et écocide. L'expansion de l'enfer que la civilisation industrielle impose à toute la planète est une volonté des multinationales qui ont le soutien de l'armée, des ONG et des États. Il est utile de rappeler que c'est avec la charte des Nations Unies, en 1945, que les ONG commencent à se développer. Ce n'est pas un hasard si leur apparition coïncide avec l'expansion planétaire du capitalisme, c'est parce qu'elles sont reconnues comme acteurs du développement aux côtés de l'État et du marché. L'une des plus importantes ONG internationale, le WWF, participe activement au développement de l'enfer vert dans les pays du Sud économique. Ainsi, au Brésil, au cœur de la forêt amazonienne, dans les petits villages qui bordent les rivières Ituxi et Purus, le Fonds mondial pour la nature (WWF) et l'agence environnementale brésilienne ICMBio installent des panneaux solaires :

« Jusqu'ici ils dépendaient exclusivement de groupes électrogènes hautement polluants pour des choses aussi simples qu'allumer des ampoules pendant quelques heures, faire un peu

marcher la télévision ou maintenir les aliments au frais. »⁴

Le ton condescendant et misérabiliste est bien celui du colon qui méprise les petites maisons en bois sur pilotis. Il est vrai qu'elles ne respectent pas les normes HQE (Haute Qualité Environnementale), BBC (Bâtiment Basse Consommation) ou encore THPE (Très Haute Performance Environnementale) des éco-quartiers civilisés. Sous prétexte de sauver la forêt et d'éduquer, ils exportent leur technologie hautement destructrice pour rendre de plus en plus dépendant du système technologique et de la société de consommation mondialisés jusqu'au moindre habitant du plus éloigné recoin de la forêt. À l'instar de toutes les autres industries et de l'industrialisme dans son ensemble, l'industrie des panneaux solaires est incompatible avec une société juste et égalitaire. Il suffit de considérer le cycle de production et d'utilisation d'un panneau solaire :

« Sa fabrication et son arrivée sur le site de son utilisation requièrent un éventail international d'opérations complexes et polluantes. Depuis les extractions de matières premières, comme les terres rares, en Chine, à leur traitement en usine, à l'assemblage des composants dans une autre usine, et jusqu'au transport maritime par cargo qui l'acheminera en Europe. L'électricité qu'il produit est transmise au travers d'un circuit électrique gigantesque, et stockée grâce à des systèmes de batteries. L'ensemble de la chaîne ne garantit un approvisionnement adéquat et rapide que si chacun des maillons est encadré par des bataillons d'ingénieurs, de gestionnaires et d'experts financiers, eux-mêmes reliés aux administrations et à des secteurs entiers de l'industrie (quand ce n'est pas à

à l'armée). En mettant le panneau solaire en marche, on n'utilise pas simplement un outil, on se branche sur tout un réseau de systèmes interdépendants. Le passage de techniques simples à l'équipement moderne implique la réorganisation de la société tout entière. »⁵

Quand ce n'est pas sous couvert de développement social ou environnemental, c'est sous prétexte de protection de la nature que les peuples indigènes sont torturés, assassinés, déportés : ainsi des Bakas dans le Bassin du Congo où le WWF⁶ travaille main dans la main avec le gouvernement congolais pour faire de ces terres, qui appartiennent aux Baka, un parc national :

« La création du parc national de Messok Dja, au nord-ouest du Congo, entraînera l'éviction des Baka des forêts dont ils dépendent, irrémédiablement. Et les Baka n'ont pas donné leur accord. Ils subissent déjà les intimidations et le harcèlement des gardiens du parc, financés par le WWF. Accusés à tort de braconnage, ils sont harcelés et battus, réduits au silence, à la peur et à la soumission, et expulsés de leurs forêts »⁷.

Encore une fois, ces initiatives génèrent des désastres sociaux et environnementaux, elles ne répondent en vérité qu'à la convoitise des multinationales qui ne cessent de développer parcs éoliens, barrages, centrales solaires, géothermiques ou nucléaires sur tous les continents. L'idée selon laquelle les peuples indigènes désirent monter à bord de notre Titanic est en grande partie un mythe. En Amérique latine et en Afrique, de nombreuses luttes et résistances ont lieu à l'heure actuelle contre la déforestation, l'exploitation du pétrole, le développement de l'électricité, l'accaparement des terres. Des

communautés indigènes de l'Isthme de Tehuantepec, dans le Sud du Mexique, s'opposent à l'accaparement des terres par les multinationales de l'industrie éolienne. Tout comme les panneaux solaires, l'industrie éolienne, qui dépend de l'extraction de métaux rares, n'est ni souhaitable ni soutenable, et ainsi de toutes ces fausses solutions que sont les centrales géothermiques, les centrales de biomasse, les barrages hydroélectriques. Notre réseau électrique, internet, et toutes les infrastructures qui constituent la civilisation industrielle exigent et reposent sur l'exploitation de l'humain par l'humain, sur une destruction permanente des écosystèmes, de l'habitat des autres espèces vivantes, génèrent des déchets hautement toxiques, imposent une manière de vivre, une monoculture mortifère. À de nombreuses reprises, à travers l'histoire, l'on a observé un vif refus de ce progrès technique tant vanté :

« De nombreuses sociétés ont ainsi choisi de « ne pas faire » et de conditionner l'utilisation des techniques à des fins morales, religieuses ou culturelles plutôt que de penser la technique uniquement dans le langage du progrès et de l'accroissement de puissance. Ainsi, les populations de l'Amérique précolombienne connaissaient la roue mais refusèrent de l'utiliser dans un but utilitaire ; les Indiens des grandes plaines d'Amérique du Nord adoptèrent le cheval mais en le débarrassant de tout ce qui le rendait efficace aux yeux des Européens (selle et étriers). L'efficacité technique ne va en effet pas de soi, il s'agit d'une notion relative étroitement liée à un ensemble de croyances et aux contextes socioculturels dans lesquels s'inscrit l'objet technique. »⁸

Les sociétés non capitalistes et les peuples indigènes ont toujours fait preuve d'une grande inventivité technique pour s'adapter à leur environnement et mettre en place des systèmes productifs ajustés aux contraintes de leurs milieux, des économies de subsistance visant à satisfaire leurs besoins. Ces dernières n'étaient et ne sont pas le résultat d'un défaut ou d'un manque. L'économie domestique des populations indigènes s'adapte à leurs besoins et à leurs possibilités ; ils jugent leur abondance à la quantité d'efforts nécessaires pour satisfaire ces besoins. Contrairement à nos sociétés industrielles où l'accès à l'innovation technique est considéré comme le summum du luxe et de la richesse, les sociétés non capitalistes accordent plus d'importance aux relations qu'elles tissent avec le lieu qui les habitent — et qu'elles habitent.



Le luxe et la richesse que vendent les sociétés capitalistes n'ont rien à voir avec l'abondance. L'accumulation sans fin détruit les lieux et les relations que nous pourrions instaurer avec eux si nous ne subissions pas les contraintes du capitalisme :

« Le capitalisme est l'administration économique perpétuelle du déséquilibre qui surgit lorsqu'on prend plus que ce que l'on rend (aux humains comme aux écosystèmes) l'accumulation de surplus est inutile et dangereuse (...) il ne s'agit pas simplement de la quantité de ce que le capitalisme approprie, mais aussi de la vitesse, la cadence à laquelle il le fait, et qui interdit la régénération des écosystèmes partout où il étend son contrôle. C'est donc un accaparement et une destruction de l'espace du temps présent, mais aussi du temps futur. »9

Ce dont souffre les puissants, nous en souffrons aussi. Cette civilisation qui ne cesse de construire des murs, des prisons, des zoos, nous empêche d'entendre ce qui vit en dehors d'elle. Pour certains, le moindre bruissement de liberté est si intolérable qu'ils s'empressent de déposer un brevet pour se l'approprier. L'artificialisation du monde constitue à leurs yeux l'accomplissement suprême. Pas étonnant qu'à la chair ils préfèrent le plastique, le métal, la silice. Leur obsession pour les poupées et les machines découle de leur croyance selon laquelle la nature serait l'ennemie de l'homme, ainsi souhaitent-ils la détruire quand nous voulons la défendre.. Mais qu'est-ce que la civilisation industrielle nous a offert de si irremplaçable pour que la vie elle-même nous importe moins ? La chirurgie plastique ? La surveillance généralisée ? Les « forêts » (terme de plus en plus employés pour désigner des monocultures d'arbres, des plantations) gérées comme un carnet de comptable ? La lumière artificielle ? Le grondement permanent des moteurs ? Les quartiers de haute sécurité ? Les montagnes de déchets ? Les plages couvertes de cadavres ? Elle nous a surtout rendus sourds et muets, cloîtrés que nous sommes dans

nos appartements, dans nos chambres, dans nos villes asphyxiantes, dans nos campagnes toujours plus désertes et bétonnées.

Il n'est pas surprenant d'apprendre que les peuples indigènes possèdent des capacités cognitives d'adaptations bien plus élevées que nous. Nous vivons dans des environnements hautement prévisibles et monotones ; nous n'avons pas besoin d'être aussi attentif à l'environnement qu'un Himba, par exemple, qui s'adapte constamment à de nouveaux contextes et pour qui l'attention portée au monde est la seule véritable richesse.

Des êtres vivants, humains et non humains, meurent chaque jour, et ils ne disparaissent pas silencieusement et calmement comme un écran que l'on éteint. Ils souffrent des guerres, des pollutions, des contaminations, de l'enfermement, de la destruction de leur habitat, de la perte d'êtres chers, de la faim. Ils connaissent l'agonie du corps malade, maltraité, affamé. Chaque jour apporte son lot d'atrocités, les preuves ne manquent pas.

Léon Gontran Damas l'a parfaitement exprimé :

« J'ai l'impression d'être ridicule
avec les théories qu'ils assaisonnent
au goût de leurs besoins de leurs passions
de leurs instincts ouvert la nuit en forme de paillasson.

J'ai l'impression d'être ridicule
parmi eux complice parmi eux souteneur
parmi eux égorgeur les mains effroyablement rouges
du sang de leur civilisation. »¹⁰

Cette civilisation nous mutile, nous affaiblie, nous méprise. Elle n'est pas à défendre. Sa disparition seule nous permettra de construire des communautés vivantes et joyeuses, des communautés aux cultures aussi diverses que les écosystèmes qui peuplent une planète libre et vivante.

Ana Minski

Notes :

1. Nicolas Casaux, *Le narcissisme pathologique de la civilisation*, www.partage-le.com
2. Thierry Sallantin, *De la colonisation au "développement", un seul et même projet*, www.partage-le.com
3. *Letter from zapatista women to women who fight all over the world*, www.lastrealindians.com
4. *En Amazonie, des panneaux solaires pour une énergie propre*, www.geo.fr
5. Nicolas Casaux, *Démocratie photovoltaïque*, www.partage-le.com
6. *Le silence des-pandas, ce que le WWF ne dit pas*, www.partage-le.com
7. *Un nouveau rapport expose les abus financés par de grandes organisations de protection de la nature*, www.survivalinternational.fr
8. François Jarrige, *Technocritiques*
9. Seb d'Armissan, *Le capitalisme en tant qu'économie de la civilisation*, www.medium.com

Confusion renouvelable et transition imaginaire

Dans son livre *Des ruines du développement*, Wolfgang Sachs met en relief les conséquences sociales d'un appareil aussi anodin, en apparence, que le robot de cuisine :

« Il extrait les jus de fruits en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Quelle merveille ! ...à première vue. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la prise et le fil pour s'apercevoir qu'on est en face du terminal domestique d'un système national et, en fait, mondial. L'électricité arrive par un réseau de lignes alimenté par les centrales qui dépendent à leur tour de barrages, de plates-formes off-shore ou de derricks installés dans de lointains déserts. L'ensemble de la chaîne ne garantit un approvisionnement adéquat et rapide que si chacun des maillons est encadré par des bataillons d'ingénieurs, de gestionnaires et d'experts financiers, eux-mêmes reliés aux administrations et à des secteurs entiers de l'industrie (quand ce n'est pas à l'armée). En mettant le mixer en marche, on n'utilise pas simplement un outil, on se branche sur tout un réseau de systèmes interdépendants. Le passage de techniques simples à l'équipement moderne implique la réorganisation de la société tout entière. »

Ce qu'il écrit à propos d'un robot électrique est vrai de tous les objets produits en masse par la société industrielle, et notamment des appareils hautement technologiques. La même chose peut être formulée à propos d'un panneau solaire photovoltaïque, d'une éolienne industrielle, d'une centrale à biomasse ou d'un barrage hydroélectrique (et, bien évidemment, d'une centrale nucléaire, d'une centrale au

charbon, ou d'une exploitation pétrolière ou gazière). Exemple, avec un panneau solaire photovoltaïque :

« Il produit de l'électricité grâce à la lumière solaire. Quelle merveille ! ...à première vue. Il suffit de suivre le câble qui le relie au réseau électrique pour s'apercevoir qu'on est en face du terminal domestique d'un système national et, en fait, mondial. Sa fabrication et son arrivée sur le site de son utilisation requièrent un éventail international d'opérations complexes et polluantes. Depuis les extractions de matières premières, comme les terres rares, en Chine, à leur traitement en usine, à l'assemblage des composants dans une autre usine, et jusqu'au transport maritime par cargo qui l'acheminera en Europe. L'électricité qu'il produit est transmise au travers d'un circuit électrique gigantesque, et stockée grâce à des systèmes de batteries. L'ensemble de la chaîne ne garantit un approvisionnement adéquat et rapide que si chacun des maillons est encadré par des bataillons d'ingénieurs, de gestionnaires et d'experts financiers, eux-mêmes reliés aux administrations et à des secteurs entiers de l'industrie (quand ce n'est pas à l'armée). En mettant le panneau solaire en marche, on n'utilise pas simplement un outil, on se branche sur tout un réseau de systèmes interdépendants. Le passage de techniques simples à l'équipement moderne implique la réorganisation de la société tout entière. »

Et en effet, contrairement aux prétentions absurdes mais populaires et (ou car) médiatiques selon lesquelles le panneau solaire photovoltaïque (ou l'éolienne industrielle de 200 mètres de haut) serait une technologie autonomisante, en réalité, celui qui en dépend est tributaire - à l'instar de celui qui dépend de

n'importe quelle technologie moderne — d'un système industriel planétaire en mesure de produire un tel appareil. Impossible d'en fabriquer un simplement et localement, de A à Z, à Concarneau, en Bretagne, par exemple. Pour cela, il faudrait que vous trouviez ou produisiez, dans les environs de Concarneau, de l'arsenic (semi-conducteur), de l'aluminium, du bore (semi-conducteur), du cadmium (utilisé dans certains types de cellules photovoltaïques), du cuivre (câblage et certains types de cellules photovoltaïques), du gallium, de l'indium (utilisé dans les cellules photovoltaïques), du minerai de fer (acier), du molybdène (utilisé dans les cellules photovoltaïques), du phosphore, du sélénium, du silicium, de l'argent, du tellure et du titane, sans oublier les ouvriers chinois en mesure de fabriquer le panneau solaire, ainsi que les machines nécessaires à sa fabrication, les matériaux nécessaires à la fabrication de ces machines, les machines nécessaires à la fabrication de ces machines nécessaires à la fabrication du panneau solaire, etc. Pour les mêmes raisons, il est également impossible d'y fabriquer simplement et localement l'onduleur et la batterie au lithium qui l'accompagnent. De la même manière, il est impossible d'y fabriquer un smartphone ; comme pour tous les appareils high-tech, il vous faut pour cela une civilisation industrielle mondialisée.

Toutes les technologies de production industrielle d'énergie dite « verte » — panneaux solaires, éoliennes industrielles, centrales à biomasse, barrages, etc. —, comme toutes les technologies modernes, requièrent ces « bataillons d'ingénieurs, de gestionnaires et d'experts financiers, eux-mêmes reliés aux

administrations et à des secteurs entiers de l'industrie (quand ce n'est pas à l'armée) » dont parle Wolfgang Sachs. Toutes reposent sur le même esclavage salarial, la même servitude moderne qui caractérisent nos sociétés industrielles. C'est-à-dire qu'elles requièrent et dépendent non seulement d'une organisation sociale étendue, très hiérarchisée, très complexe, de type étatique, mais aussi de nombreuses autres industries (industrie du béton pour les barrages et les centrales à biomasse, industrie de production du silicium pour les panneaux solaires, de production d'acier pour les éoliennes, etc.), y compris de l'industrie des combustibles fossiles. Ainsi que le rappelle Max Wilbert dans l'entretien qu'il m'a accordé :

« Les renouvelables sont, sans exception, dépendantes des combustibles fossiles. Prenons l'exemple des éoliennes. Leurs pales sont faites de plastique à partir du pétrole. L'acier qui les compose est produit à l'aide de quantités massives de coke, qui est une forme de charbon. L'industrie de l'acier est une des industries les plus toxiques au monde, et pourtant elle est cruciale pour les éoliennes et beaucoup d'autres technologies "vertes". Les éoliennes sont lubrifiées à l'aide de pétrole. Chaque éolienne nécessite des centaines de litres de lubrifiant. D'ailleurs, Exxon Mobil possède une division spécialisée dans les lubrifiants pour éoliennes. Les éoliennes sont transportées grâce à des camions dépendants des combustibles fossiles, mises debout grâce à des grues qui carburent au diesel, encastrées dans leurs fondations en béton (un matériau dont la production est très énergivore), dont les fosses ont été excavées par des machines qui carburent elles aussi au diesel. Et ainsi de suite. »²

Ainsi qu'on peut le lire dans un article récemment publié sur le site de l'hebdomadaire canadien Business In Vancouver et repris sur mining.com, un site majeur consacré au secteur minier mondial :

« Étant donné les quantités d'aluminium, de charbon métallurgique, de cuivre, de zinc et de terres rares nécessaires à chaque éolienne et chaque véhicule électrique — et étant donné la quantité de lithium et de cobalt nécessaires pour les batteries des véhicules électriques — une question se pose : la transition vers une économie à faible émission de carbone nous mènera-t-elle au « pic des métaux » (au point maximale de notre production de métal) ?

Les objectifs que les gouvernements établissent en termes d'énergies renouvelables et de véhicules électriques nécessiteront une augmentation massive des extractions minières, et la question se pose de savoir si suffisamment de mines pourront être construites à temps pour atteindre ces objectifs en temps voulu.

Une récente étude menée par Metabolic, Copper 8 et l'université de Leiden pour le gouvernement néerlandais estime que la production mondiale de certains métaux serait multipliée par 12 d'ici 2050 si tous les signataires de l'accord de Paris respectaient leurs engagements de décarbonisation de l'économie. [...]

Une étude s'inquiète de la production d'argent, utilisée dans les cellules des panneaux solaires photovoltaïques. Une autre de celle de lithium et de cobalt, qui sont nécessaires aux batteries lithium-ion des véhicules électriques. [...]

Par ailleurs, les métaux comme l'acier et le cuivre peuvent - et vont être - recyclés. Une augmentation de 1400% de la production de véhicules électriques n'implique pas nécessairement une augmentation similaire de la demande en cuivre, puisqu'une partie pourra provenir du recyclage.

Mais il ne fait aucun doute que le monde aura besoin de plus de cuivre, d'acier, de terres rares et de beaucoup d'autres métaux critiques au cours des deux prochaines décennies. Cette nécessaire augmentation des extractions minières aura des impacts sur les terres, les eaux, les forêts et les peuples autochtones.

Ainsi qu'un rapport du Parlement Européen l'affirme : « Une augmentation majeure des extractions de matières premières aura de graves conséquences pour les communautés locales et l'environnement, et génèrera d'importantes émissions de gaz à effet de serre. »

En outre, la production énergétique des industries des énergies dites « vertes » s'ajoute aux autres productions industrielles d'énergie (nucléaire, charbon, gaz, pétrole), loin de les supplanter, et alimente les mêmes sociétés, la même société, le même mode de vie, les mêmes appareils, les mêmes usages, tous plus anti-écologiques les uns que les autres (panneaux solaires sur les toits d'usines, éoliennes pour alimenter en électricité smartphones, téléviseurs, ordinateurs, etc., dont les productions sont autant de catastrophes environnementales et sociales).

Ce que Philippe Bihoux écrit à propos de la croissance « verte » caractérise tout aussi bien la soi-disant « transition écologique » promue par toutes et tous — politiciens, ONG (Greenpeace, WWF, etc.), écologistes autorisés... — dans les médias de masse. Leur transition écologique

« se base, en tout cas dans son acception actuelle, sur le tout-technologique. Elle ne fera alors qu'aggraver les phénomènes que nous venons de décrire, qu'emballer le système, car ces innovations "vertes" sont en général basées sur des métaux moins répandus, aggravent la complexité des produits, font appel à des composants high tech plus durs à recycler. Ainsi du dernier cri des énergies renouvelables, des bâtiments "intelligents", des voitures électriques, hybrides ou hydrogène... [...]

Avec la [transition écologique], nous aimerions appuyer timidement sur le frein tout en restant pied au plancher : [...] Ce qui nous attend à court terme, c'est une accélération dévastatrice et mortifère, de la ponction de ressources, de la consommation électrique, de la production de déchets ingérables, avec le déploiement généralisé des nanotechnologies, des big data, des objets connectés. Le saccage de la planète ne fait que commencer. »

Ce qui nous amène à la distinction entre techniques autoritaires et techniques démocratiques que proposait Lewis Mumford. « Les techniques démocratiques sont les méthodes de production à petite échelle, reposant principalement sur les

compétences humaines et l'énergie renouvelable, faisant un usage limité des ressources naturelles. Elles demeurent toujours sous la direction active de l'artisan ou du paysan. [...] la technique autoritaire [...] n'est pas délimitée par les coutumes et les sentiments humains, elle repose sur une contrainte physique impitoyable, elle a créé des machines humaines complexes composées de parties interdépendantes spécialisées, standardisées. Malgré sa tendance continuelle à la destruction, la technique totalitaire est bien accueillie parce qu'elle permet la première économie d'abondance contrôlée. La technique a accepté un principe de base de la démocratie selon lequel chaque membre de la société doit avoir une part de ses biens, faisant disparaître tous les autres vestiges de la démocratie. »

Theodore Kaczynski formulait également, à sa manière, cette distinction :

« Nous faisons une distinction entre deux types de technologies : la technologie cloisonnée et la technologie systémique. La première, qui se développe au niveau de petites cellules circonscrites, jouit d'une grande autonomie et ne nécessite pas d'aide extérieure. La seconde s'appuie sur une organisation sociale complexe, faite de réseaux interconnectés. »

Malheureusement, la quasi-totalité des personnalités, associations, groupes, organisations et médias écologistes grand public ne réalisent pas (ou occultent) toute la complexité de la situation dans laquelle nous nous trouvons, et parlent d'autonomie et de démocratie tout en faisant la promotion de technologies qui ne relèvent ni de l'autonomie ni de la

démocratie.

Les écologistes qui militent en faveur des énergies dites « vertes » ou « renouvelables » type panneaux solaires photovoltaïques, éoliennes industrielles, centrales à biomasse, barrages, etc., militent en faveur de la société industrielle planétaire telle qu'elle existe actuellement (ou, du moins, en faveur d'une organisation sociale tout aussi antidémocratique). Les panneaux solaires photovoltaïques et les batteries au lithium sont indissociables de l'Empire mondialisé qui asservit les populations et détruit le monde naturel, tout comme les appareils que ces technologies vertes servent à alimenter en énergie (réfrigérateurs, ordinateurs, smartphones, tablettes, téléviseurs, etc.), et comme l'internet lui-même. Les hautes technologies et, plus généralement, le système industriel dont elles participent et dépendent, requièrent, selon toute logique, une société de masse, hiérarchique, bien trop complexe, peuplée et étendue pour être organisée d'une manière véritablement démocratique — c'est-à-dire selon les principes de la démocratie directe.

Seulement, la plupart des gens — et des écologistes — rejettent l'idée de devoir renoncer à des technologies dont l'idéologie du progrès leur a inculqué qu'elles étaient essentielles à la vie humaine, au bonheur — bien qu'elles existent tout au plus depuis quelques dizaines d'années. L'idée d'une vie sans internet, sans pouvoir communiquer instantanément avec n'importe qui à l'autre bout du monde, sans médecine high-tech, sans téléphones portables, sans GoPro pour envoyer des vidéos sur YouTube, sans voitures, sans ordinateurs, etc., les effraie, leur paraît triste et morne, indésirable — preuve de la réussite du conditionnement progressiste.

Pourtant, étant donné, d'une part, que la production de hautes technologies implique nécessairement des destructions et pollutions environnementales ainsi qu'une organisation sociale antidémocratique (« autoritaire » pour reprendre la terminologie de Mumford) et, d'autre part, qu'un mode de vie basé sur des technologies douces (ou « démocratiques ») est infiniment plus épanouissant, plus humain, plus désirable, un tel rejet est absurde. En effet, contrairement aux simplismes mensongers que la culture dominante enseigne au sujet du passé, l'humanité n'errait pas dans la tristesse, la peine, la peur et le malheur avant l'invention d'internet. Ce qui ne revient pas à dire que l'on pourrait considérer le passé en bloc comme un paradis perdu où tout le monde nageait dans le bonheur partout et de tout temps — évitons de tomber dans un autre simplisme absurde, à l'instar du mythe du progrès, et qui se contenterait d'ailleurs de l'inverser.

Des organisations sociales toujours plus démesurées, inhumaines, antidémocratiques et inégalitaires, des destructions tous azimuts, inexorables et croissantes du monde naturel (destruction des forêts, destruction et/ou pollution des sols, des océans, des mers, des cours d'eau, de l'atmosphère, etc.), un malaise social de plus en plus prégnant (stress, angoisses, dépressions, violences, etc.), tels sont les coûts du mal nommé progrès, dont il n'existe manifestement pas de version durable ou écologique.

Ainsi que l'a écrit Alain Gras dans un article intitulé *L'illusion de la fatalité technique*, publié dans la revue l'Écologiste n°5, 2001 :

« L'homme moderne n'est pas seulement un être dont la vie est façonnée par le travail et le désir investi dans la consommation, il est aussi celui dont le confort dans la vie quotidienne dépend à un degré infiniment plus élevé qu'auparavant d'entités invisibles et omniprésentes : il est l'homme « branché » que décrit l'imagerie populaire. Branché par la prise du rasoir sur l'usine électrique, branché par la pompe à essence sur le puits de pétrole du Koweït [et, j'ajouterai : sur la déforestation et la monoculture de palmiers à huile en Indonésie, branché sur les violations des droits humains, les massacres et les dévastations environnementales au Congo, où sont extraits, entre autres choses, le coltan et le cobalt des téléphones et des ordinateurs portables, branché sur de multiples ravages sociaux et écologiques à travers le globe, par exemple en Chine et bientôt au Groenland où sont extraites les terres rares nécessaires aux technologies dites vertes, branché sur d'autres nuisances sociales et écologiques au Chili d'où provient le lithium des batteries des appareils électriques], branché sur le monde par CNN et le satellite dans l'espace, branché par la ligne aérienne sur New York ou par la voie ferrée sur Lyon, sur Concorde ou le TGV, et débranché de ses semblables ! Cet homme, entouré d'objets techniques, ne voit la technique que sous sa forme la plus naïve et la moins dangereuse. Il admire la grandeur de la taille et de la puissance, il ne s'aperçoit pas qu'il devient totalement dépendant. Il ne sait rien de la manière dont sont dirigés les grands systèmes

techniques qui se cachent sous la surface du réel quotidien. »

Dans un numéro hors-série du Nouvel Observateur en date de juin-juillet 1972, portant sur l'écologie, figurait ce tableau :

Société à technologies dures	Communautés à technologies douces
<i>Grands apports d'énergie</i>	<i>Petits apports d'énergie</i>
<i>Matériaux et énergie non recyclés</i>	<i>Matériaux recyclés et énergies inépuisables seulement</i>
<i>Production industrielle</i>	<i>Production artisanale</i>
<i>Priorité à la ville</i>	<i>Priorité au village</i>
<i>Séparé de la nature</i>	<i>Intégrée à la nature</i>
<i>Limites techniques imposées par l'argent...</i>	<i>Limites techniques imposées par la nature...</i>

(Si l'expression « énergies inépuisables » figure dans la colonne technologies douces, c'est parce qu'il est évidemment possible d'utiliser les énergies renouvelables du soleil, du vent et de l'eau de manières démocratiques (ou « douces »). Ce qu'a fait l'humanité pendant la quasi-totalité de son existence. Par exemple, en ce qui concerne le solaire, en construisant une maison selon les principes de l'architecture bioclimatique, en utilisant les principes du solaire passif, en construisant soi-même un panneau solaire thermique (en ayant recours à de la récupération, en recyclant divers objets) ou, en ce qui concerne l'éolien, au travers du principe du moulin à vent, etc.)

Il est assez navrant de constater que près de 50 ans après, le discours écologiste dominant, celui que relaient désormais L'Obs et tous les autres médias grand public (et les Cyril Dion, YAB & Co., à quelques nuances près), n'est plus qu'un plaidoyer en faveur des fausses solutions techno-industrielles que sont les énergies dites « renouvelables » industrielles, qui visent uniquement à perpétuer le mode de vie hautement technologique moderne, à prolonger l'expansion et le fonctionnement mortifère de l'Empire.

Ainsi que l'écrivait déjà Jaime Semprun en juin 1990 :

« Les écologistes sont sur le terrain de la lutte contre les nuisances ce qu'étaient, sur celui des luttes ouvrières, les syndicalistes : des intermédiaires intéressés à conserver les contradictions dont ils assurent la régulation, des négociateurs voués au marchandage (la révision des normes et des taux de nocivité remplaçant les pourcentages des hausses de salaire), des défenseurs du quantitatif au moment où le calcul économique s'étend à de nouveaux domaines (l'air, l'eau, les embryons humains ou la sociabilité de synthèse) ; bref, les nouveaux courtiers d'un assujettissement à l'économie dont le prix doit maintenant intégrer le coût d'un "environnement de qualité". [...]

Dire de la pratique des écologistes qu'elle est réformatrice serait encore lui faire trop d'honneur, car elle s'inscrit directement et délibérément dans la logique de la domination capitaliste, qui étend sans cesse, par ses destructions mêmes, le terrain de son exercice. Dans cette production cyclique des maux et de leurs remèdes aggravants, l'écologisme n'aura été que l'armée de réserve d'une époque de bureaucratisation, où

la “rationalité” est toujours définie loin des individus concernés et de toute connaissance réaliste, avec les catastrophes renouvelées que cela implique. »

L'écologie se résume aujourd'hui à l'implantation, un peu partout, de centrales solaires, de parcs éoliens, de centrales à biomasse, d'éco-quartiers aux normes HQE (Haute Qualité Environnementale), BBC (Bâtiment Basse Consommation) ou encore THPE (Très Haute Performance Environnementale), aux voitures électriques, aux économies d'énergie et à l'efficacité énergétique, etc., toutes choses qui n'entravent aucunement la destruction du monde naturel, puisqu'elles y participent. C'est-à-dire que l'écologie dominante est un mensonge qui consiste à qualifier de vert, propre ou durable ce qui n'est ni vert, ni propre, ni durable. Au bout du compte, elle repose sur le mythe selon lequel la civilisation industrielle (le monde moderne, technologiquement parlant) pourrait devenir écologique (et démocratique même, pour les plus audacieux des écologistes médiatiques), au travers de quelques ajustements techniques et de quelques réformes politiques.

Une des nombreuses raisons pour lesquelles société industrielle et démocratie sont antinomiques relève d'une chose très simple, comprise et soulignée par beaucoup depuis bien longtemps, dont Jean-Jacques Rousseau, dans son Projet de constitution pour la Corse, rédigé en 1765 :

« Un gouvernement purement démocratique convient à une petite ville plutôt qu'à une nation. On ne saurait assembler tout

le peuple d'un pays comme celui d'une cité et quand l'autorité suprême est confiée à des députés le gouvernement change et devient aristocratique. »

Ou Lewis Mumford, qui affirmait en 1973 que « la démocratie est une invention de petite société. Elle ne peut exister qu'au sein de petites communautés. Elle ne peut pas fonctionner dans une communauté de 100 millions d'individus. 100 millions d'individus ne peuvent être gouvernés selon des principes démocratiques. »

Aujourd'hui, loin des analyses — presque devenues grand public, à l'époque — de certains écologistes des années 70 selon lesquels le seul futur possible (et désirable) pour l'espèce humaine impliquait le démantèlement de la technocratie planétaire au profit de communautés à taille humaine, démocratiques, affranchies des technologies autoritaires (dont la high-tech) et basées sur des technologies « douces » (ou basses technologies), tous les médias, les gouvernements et les écologistes grand public affirment que les solutions à tous nos problèmes sont à chercher du côté de ces mal nommées énergies « renouvelables » et des technologies dites « vertes » en général.

Et maintenant la partie la moins drôle. Une fois que l'on comprend que le discours écologiste dominant relève de la foutaise. Que rien de ce qu'il propose ne fera cesser ni la

destruction du monde naturel ni l'exploitation de l'humain par l'humain dans le cadre de sociétés toujours plus inégalitaires. Que ce qui devrait se produire pour que le désastre socioécologique en cours prenne fin — à savoir le démantèlement complet de la société industrielle, la dissolution des sociétés de masse en une multitude de sociétés à taille humaine, adaptées à leurs territoires écologiques, fondées sur des technologies douces — constitue le pire cauchemar de tous les dirigeants politiques et corporatistes. Qu'ils ne le permettent jamais. Que la plupart des gens ne le souhaitent pas davantage. On réalise à quel point nous sommes mal embarqués.

Certains trouvent alors du réconfort auprès des collapsologues qui leur assurent que l'effondrement est pour bientôt, que tout cela va finir. Et qui promeuvent principalement une sorte de survivalisme — parfois teinté de mysticisme.

Face aux innombrables injustices que la civilisation industrielle implique, à l'encontre des humains comme du monde naturel et de toutes les espèces vivantes, et étant donné ce qui est en jeu, nous considérons plutôt qu'il nous faut faire notre possible pour édifier une culture de résistance, afin de participer au combat pour la mettre hors d'état de nuire.

Nicolas Casaux

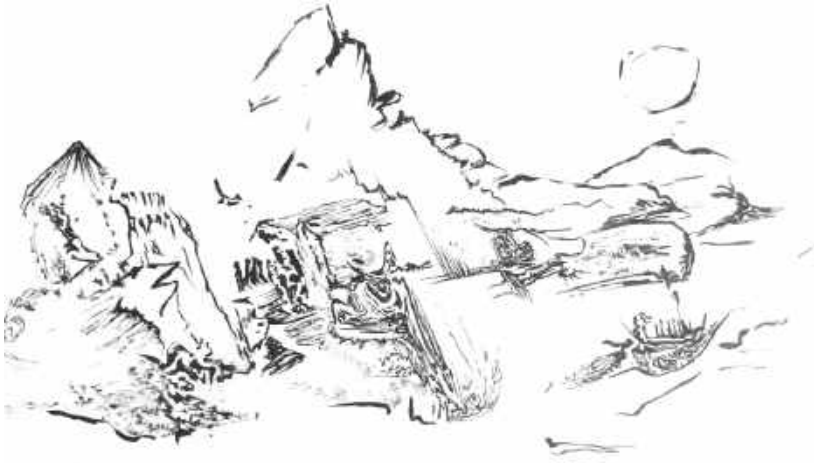
Notes :

1. Nicolas Casaux, *Le désastre écologique des Tokelau*, www.partage-le.com
2. Encyclopédie des nuisances, *Adresse à tous ceux qui ne veulent pas gérer les nuisances mais les supprimer*, www.piecesetmaindoeuvre.com
3. Nicolas Casaux, *Voyons-nous « les choses en noir » ou sont-ils incapables de regarder l'horreur en face ?*, www.partage-le.com

Depuis des années, Derrick Jensen pose régulièrement la question suivante à son public : « Pensez-vous que cette culture s'engagera de manière volontaire dans une transformation vers un mode de vie véritablement soutenable et sain ? » Personne, ou presque, ne répond par l'affirmative. Deep Green Resistance (DGR) commence donc par établir ce que les écologistes « mainstream » se refusent à admettre : la civilisation industrielle est manifestement incompatible avec la vie sur Terre. Face à l'urgence de la situation, les « technosolutions » et les achats écoresponsables ne résoudront rien. Pour sauver cette planète, nous avons besoin d'un véritable mouvement de résistance en mesure de démanteler l'économie industrielle.



Le rêve est une langue sauvage



« Je pensais à une phrase d'un poème aztèque que j'ai lue il y a des dizaines d'années : « Que nous soyons venus sur cette terre pour y vivre n'est pas vrai : nous sommes venus, mais pour dormir, rêver. » » (Derrick Jensen, les rêves)

Nous croyons à tort que, depuis Freud, l'importance du rêve est reconnue dans nos sociétés. La puissance du rêve est au contraire détruite par les rationalisations que la psychanalyse et autres cultures du bien-être nous vendent.

Pour contrôler et exploiter le monde il faut établir des lois qui permettent la répétition de ce contrôle et de cette exploitation. Ces lois réduisent le monde, sa luxuriance et sa beauté, et plongent l'homme dans la solitude et l'angoisse narcissique. Parce que l'angoisse nous emporte dans les méandres du nombrilisme et inversement, nous ne sommes plus capables de comprendre le langage qui nous unit au vivant et

et qui nous rendrait la santé mentale et physique. Il nous faut détruire cette angoisse née du mythe de la séparation et de la solitude et pour cela, nous devons nous réapproprier le rêve, l'imaginaire. À lui seul, bien sûr, il ne nous sauvera pas mais si nous voulons démanteler une fois pour toute cette civilisation androlâtre, patriarcale et guerrière, nous devons accepter les forces immanentes qui nous composent et renouer avec elles pour anéantir le ver de l'angoisse.

Le rêve est à la source de toute création. L'analyser avec le langage du quotidien capitaliste c'est le réduire à un produit marchand. Vouloir lui donner un sens c'est limiter son pouvoir créateur, le circonscrire à une interprétation. Nous vivons dans une société où le « terrorisme du réel 1 » normalise l'imaginaire. Toute émotion, toute sensation doit être localisable, mesurable réduite au langage du bilan scientifique dont l'ambition sera toujours de veiller à réduire « les états inadaptés, y compris les troubles mentaux »². Mais qui définit les troubles et les inadaptations, sinon les tenants de cette science, une élite économique et intellectuelle, rendue malade par une civilisation qui est incapable de comprendre la communication que des corps de chair, d'os et de sang, entretiennent continuellement avec le monde qui les compose ? Et pourquoi laisserions-nous des « experts » nous déposséder de notre liberté de choisir ce que nous ressentons comme bon ou mauvais pour nous-même ? Notre individualité est une richesse, nos handicaps émotionnels, notre colère, notre trop grande sensibilité ne sont pas des troubles mentaux. La santé qu'ils nous vendent est celle d'une mécanique bien huilée. Ils déterminent type, caractère, milieu, quadrillent et maîtrisent toute la réalité et souhaiteraient que nous nous soumettions à ce règne de la classification, ce règne

de la classification, ce règne de la police. Le sensible est asservie à la répétition mortifère de lois établies par des statistiques.

Si être humain c'est accepter les limites de notre corps, de notre chair, sa fragilité et sa mortalité, c'est aussi écouter avec ce corps, ses nerfs, son imagination, ses rêves, ce que ces autres nous disent, les relations qui existent entre nous et eux. Ces autres sont les animaux, les minéraux et nos morts. Parce qu'à l'heure d'aujourd'hui, il semble incroyable de ne pas comprendre que tout esprit est matière et que toute matière est esprit. Mépriser l'un c'est mépriser l'autre.

Comme le dit Andrea Dworkin : « [...] ceux qui détiennent le pouvoir cannibalisent aussi bien les gens que le langage. » Le langage de la science, de l'économie, de la cybernétique est une arme « utilisée pour détruire les capacités d'expression des opprimé.es en détruisant leur perception de la réalité ».3

Quel autre langage pourrait donc contrer celui du patriarcat ?

Le rêve s'exprime de différentes manières et les peuples non-civilisés, de la Préhistoire à nos jours, en témoignent : la peinture, le chant, les contes, la poésie.

Ursula K. Le Guin le dit clairement : l'attitude anti-fiction est surtout masculine. Les récits de fiction ne sont pas pris au sérieux et plus particulièrement par le mâle industriel, les hommes qui sont aux commandes, qui vouent un culte au travail et mènent une poursuite acharnée de la richesse. Pour ces

hommes, ce sont des histoires de bonnes femmes qui n'ont aucune valeur éducative, ne procurent aucun avantages personnels. On ne les lit que par complaisance ou par refus d'affronter la réalité.

« Mais l'imagination est une faculté humaine absolument nécessaire. Si l'imagination est rejetée ou méprisée elle se transforme au mieux en rêverie égocentrique, au pire elle prend ses rêves pour des réalités, ce qui est extrêmement dangereux. Le mauvais réalisme est le moyen qu'a inventé notre époque pour ne pas affronter la réalité : pornographie, polars ultra-violents, feuilletons sportifs, les cours de la bourse. »⁴

Pour éviter de devenir prisonnier du silence désespéré de l'autisme, nous devons nous identifier avec ce qui existe à l'extérieur, au-delà de nous, avec ce qui est plus vaste que nous. Mais pour cela, nous devons également reconnaître la part sombre qui règne en chacun de nous et nous tourner vers l'intérieur, nous éloigner de la foule, pour atteindre les territoires où nous nous rencontrons tous.

Je me suis souvent inquiétée de l'absence d'intérêt des mouvements anti-capitalistes pour les créations imaginaires. Pour ne parler que de la poésie, quand elle n'est pas cantonnée à la naïveté, à l'intellectualisme et au sentimentalisme, on exige d'elle simplicité et épure pour coller aux règles du pamphlet ou de l'article journalistique. Il est bien sûr important qu'elle s'engage dans le langage du quotidien mais elle ne peut être cantonnée à cela. Beaucoup la déclarent plus impuissante dans l'action qu'un ornement de tombe. C'est que certains s'acharnent à nous faire croire que les mots ne sont pas importants. Mais

aucun mot, qui naît dans un espace du corps, le traverse pour surgir à la bouche, n'est innocent⁵.

Le langage de la société capitaliste réduit et avilit notre intériorité, ne véhicule que stéréotypes et clichés. Il est urgent de refuser la réduction que l'on nous impose et de résister à la passivité qui en découle. Revendiquer la luxuriance et la fertilité de l'émotion et de l'imagination est un acte de résistance. La création imaginaire doit engager l'homme dans le monde, accroître notre attention à la vie, aux autres, et par la richesse de ses métaphores lier ce qui semblait irrémédiablement opposé. Certains reprochent aux rêves leur hermétisme, mais c'est oublier qu'il est, comme la poésie ou la peinture, une langue secrète qui exprime les multiples relations liant les êtres et la matière. Il nous extrait de la pure nécessité et ne saurait être économe sans se perdre.

Le rêve est l'arme nomade par excellence, il nous permet d'explorer les labyrinthes de nos plaines, déserts, forêts, montagnes. Il ne craint ni l'inconnu ni l'inconnaissable, la vérité et le temps ne sont pas son affaire mais les relations complexes entre les mondes intérieurs et extérieurs. Souterrain, il est ces intensités qui parcourent le corps et décentrent toujours davantage produisant des espaces par-delà l'homme. À la fois corps et pensée, chair et cosmos, révolte et contemplation, destruction et résilience, le rêve, avec ses filles l'imagination, la musique, la peinture, la poésie, révèlent les mondes qui nous environnent et dans lesquels nous baignons.

Sans vouloir le définir, je dirais que le rêve, et ses différentes formes d'expression, est profondément terrestre et que nous devons l'accepter tel qu'il est : indocile et sauvage.

Ana Minski

Notes :

1. Annie Le Brun, *Les châteaux de la subversion*
 2. *Interaction gènes-environnement et processus épigénétiques* Marla B. Sokolowski, Ph.D., MSRC, W. Thomas Boyce, M.D. Codirecteurs du Programme de développement de l'enfant et du cerveau, Institut canadien de recherches avancées (ICRA), Canada
 3. Andrea Dworkin, *Pornographie, les hommes s'approprient les femmes*
 4. Ursula K. Le Guin, *Le langage de la nuit*
 5. Les cordes de pensées !Xam
-

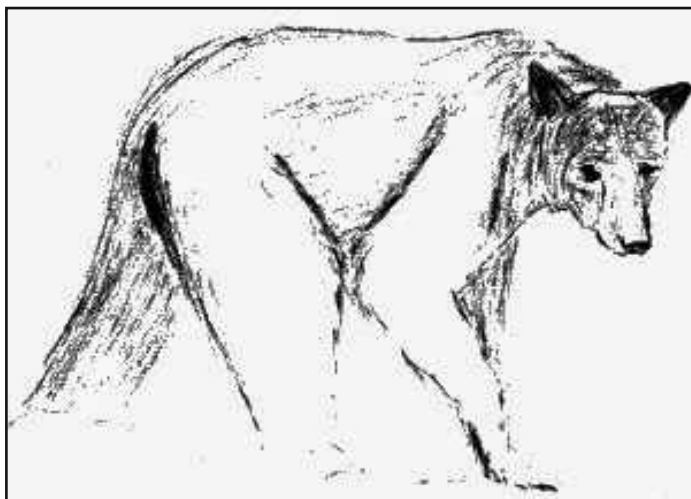
Le cauchemar des zoos

Karen Tweedy-Holmes m'a abordé avec ses photos épouvantablement tristes d'animaux prisonniers des zoos. Je voulais écrire quelque chose faisant honneur à son travail, honneur à la souffrance de ces animaux, et tenter de mettre un terme à ces souffrances en aidant à briser le mythe selon lequel les zoos aident les animaux. Je voulais aider à mettre fin aux zoos. Une des choses dont je suis particulièrement fier, dans ce livre, est le lien que j'établis entre les zoos et la pornographie. Dans les deux cas, cela nécessite qu'il y ait un sujet, le regard braqué sur un objet dont il a le contrôle, un objet essentiellement retenu captif et exploité, à des fins purement éducatives et divertissantes vis-à-vis du sujet. La leçon la plus importante enseignée par les zoos et la pornographie, est que moi, le spectateur, j'ai du pouvoir sur toi, qui es dans la cage.

L'ourse fait sept pas, ses griffes crissent sur le ciment. Elle baisse la tête, se retourne et fait trois pas vers l'avant de la cage. Elle baisse à nouveau la tête, se retourne et de nouveau fait sept pas. Lorsqu'elle revient à son point de départ, elle recommence. Puis recommence une nouvelle fois, toujours et encore.

À l'extérieur de la cage, les gens déambulent dans une allée. Les poussettes n'ont pas le temps de s'arrêter complètement avant que leurs conducteurs réalisent qu'il n'y a rien à voir. Ils poursuivent leur chemin. L'ourse fait toujours les cent pas, baisse la tête, se retourne. Un couple d'adolescents approche, qui se tiennent par la main, écouteurs dans les oreilles. Un coup d'œil à l'intérieur est suffisant, ils sont déjà en route pour la cage suivante. Trois pas, baisse la tête, change de direction.

Mes doigts s'étaient fermement agrippés à la rampe métallique de l'enceinte extérieure. Je m'aperçois qu'ils sont douloureux. J'ai la gorge serrée. L'ourse fait toujours les cents pas. Je regarde l'argenté de son dos, la concavité de son nez. Sept pas, baisse la tête, demi-tour. Je me demande depuis combien de temps elle est là. Un père et son fils approchent, ne restent pas longtemps à mes côtés. Trois pas, baisse la tête, demi-tour. Je lâche la rampe, fais demi-tour et alors que je m'éloigne, j'entends, qui s'estompe lentement, le cliquetis rythmé des griffes sur le ciment.



Un zoo est un cauchemar qui prend la forme de ciment et d'acier, de fer et de verre, de douves et de clôtures électriques. Pour ses victimes, c'est un cauchemar sans fin dont la seule issue est la mort.

Certaines cultures ont conçu des zoos, et d'autres non. Les cultures humaines existaient des milliers d'années avant l'apparition du premier zoo, il y a 4300 ans de cela, dans la ville sumérienne d'Ur, ce qui signifie que ces cultures n'ont pas conçu les zoos. Et, depuis ce premier zoo, des milliers de cultures ont existé — certaines jusqu'à aujourd'hui (jusqu'à ce que la culture dominante finisse par toutes les éradiquer) — sans qu'on y constate la présence de zoos, ou leur équivalent. En revanche, les zoos se sont développés du Sumer antique à l'Égypte, à la Chine, à l'Empire mogol, à la Grèce et à Rome, en suivant l'évolution de la civilisation occidentale jusqu'à nos jours. Mais ces cultures partagent quelque chose que ne partagent pas les cultures indigènes comme les San, les Tolowa, les Shawnee, les Aborigènes, les Karen et toutes celles qui n'avaient pas ou n'ont pas de zoo : elles sont civilisées. La substitution d'un seul mot rectifie la phrase d'Hancocks : « les zoos se sont développés de façon indépendante dans toutes les civilisations du monde ».

extraits de *Zoos, le cauchemar de la vie en captivité*
Derrick Jensen, éditions LIBRE

Behigorri, « vache rouge », est l'esprit qui protège les grottes où nos ancêtres du Paléolithique peignirent bovins et équins. Apparentée à Betizu, la vache sauvage qui vit encore aujourd'hui dans les montagnes basques, elle est une Ihizi, animal chassé à la Préhistoire et dont les représentations individualisées témoignent d'une cosmologie animiste, du mélange d'émerveillement et de crainte que ces compagnons nous inspiraient. Renouer avec cet inquiétant émerveillement, avec ce monde d'avant le dualisme, l'esprit militaire, l'hégémonie et le contrôle, est un des espoirs de la revue. Pour y parvenir, ou du moins essayer, une critique radicale de la société s'impose, une critique écologique, biocentrée et féministe. Cette critique radicale s'attaque à un imaginaire dominé par une folle rationalisation qui réduit le langage à un discours binaire. Pourtant, quoiqu'en pensent certains, sentiments et rêves sont plus que jamais les ombres portées qui structurent notre culture. C'est pourquoi poésie, contes, nouvelles sont intégrées à cette critique radicale de la société. Les relations qui se tissent dans la contemplation, l'émerveillement et la crainte ne peuvent s'épanouir que si elles s'expriment dans le langage qui leur est propre. Ouvrir notre corps à un nouvel imaginaire c'est accepter un langage trop souvent méprisé par ceux qui rêvent l'homme-machine, l'homme-conquérant, l'homme-immortel.

Behigorri est une revue numérique en téléchargement gratuit sur le site lesruminants.org mais qui peut aussi être imprimée et cousue artisanalement sur commande. Elle ne possède aucun ISSN et son prix est celui de l'impression, du papier et de l'envoi, il dépend donc du nombre de pages et des illustrations couleurs. Son rythme de parution est irrégulier.

Behigorri - n°1 - septembre 2019 - Comminges - **Contact** : lesruminantes@protonmail.com
- **Site** : www.lesruminants.org - **Site associé** : www.partage-le.com - **Illustratrice**
: Ana Minski - **Conception et mise en page** : Ana Minski

